

BOLETIN
DEL
INSTITUTO CARO Y CUERVO

AÑO II

ENERO—ABRIL 1946

NUMERO I

ETIMOLOGIAS HISPANICAS

Artesa, artesón

Les mots sont encore inexplicés (puisque ἄροτος 'pain', que suggère le dictionnaire de l'Académie, n'est pas une explication). Bien que *artesa* soit attesté avant *artesón*, à savoir dans les *Glosarios latino-esp. de la Edad Media*, ed. Castro, et dans Nebrija, je crois que nous devons partir du dernier, que j'identifierais avec le fr. mod. *artison* 'insecte qui ronge le bois...', 'teigne', dont les formes plus anciennes sont *artuison* (xiv^e s.), *artuson* (xv^e s.), une fois aussi *artezon* (God.), et qui est attesté depuis le xiii^e s. dans l'adj. dérivé *artisonné* 'rongé par l'artison' (cf. aussi a. prov. *artisonat* 'id.'). Dans Jaubert, *Gloss. du Centre*, on trouve un article (*ar*)*turon*, que A. Thomas, *Mél. ling.*, 90 a le mérite d'avoir reconduit à *artuison*:

'Trou presque imperceptible de l'aubier des merrains dont sont formées les douelles des tonneaux... Les tonneliers bouchent ces trous avec des chevilles microscopiques. De semblables perforations, qui sont l'ouvrage de quelque insecte, se retrouvent dans le liège des bouchons'.

Que l'on regarde un plafond orné de caissons (*artesonado*) —et l'on voit une surface comme pleine de *perforations de trous*. Je suppose donc que l'esp. *artesón* est un gallicisme (soit un mot emprunté au fr. au sens 'trou, perforation'), venu en Espagne avec des menuisiers français. Une fois que *artesón*

avait assumé le sens 'caisson', un *artesa* 'maie' pouvait être formé par régression (cf. le transfert sémantique inverse à 'trou' > 'maie' dans l'all. *Mulde* < lat. *mulctrum*: 'maie' > 'vallon, excavation').

Quant au fr. *artu(i)son* lui-même, le *REW* le reconduit à un a. fr. *art(r)e*, qui ensemble avec le prov. *arda*, *arta* et le cat. *arna*, tous signifiant 'teigne', est un **tarmes-itis* 'charançon', comme l'a reconnu Bugge, *Rom.*, IV, 350. C'est bien ce sens qui doit être à la base des mots appliqués aux bois (pour la dissimilation cf. les formes sans *d-* initial que cite le *FEW* s. v. **dérbita* et qui seront peut-être dues à notre *t)ármita*; en plus des cas esp. comme *m)amparar*). Le côté morphologique de cette étymologie n'est pas encore suffisamment éclairci. La comparaison de Bloch-von Warthurg s. v. *artison* avec *charançon* semble vouloir dire que *artison* doit être dérivé d'un mot abstrait, puisque ces étymologistes expliquent *charançon* comme dérivé d'un **charance* = **car(i)antia* 'pourriture' (< **cariare* 'pourrir' < *caries*). Ainsi *art(u)ison* serait un dérivé en *-on* de **artuise* 'perforation par un insecte rongeur', qui lui-même serait moulé sur a. fr. *menuise* 'menu morceau' (dans le *Dict. de commerce* de Savary: '...le bois qui est trop menu pour être mis avec les bois de compte ou de corde') < lat. *minutia*. Mais il est aussi possible d'imaginer un *artuison* = *art-* + l'influence de l' a. fr. *pertuis* 'trou' (< **pertusiare*). Le fait qu'il y a en esp. un *-s-* (non pas *-z-* comme dans l'esp. *menuza*) et un *-t-* (non pas *-d-* comme dans *limite* > *linde*) montre bien que *arteson* est un mot d'emprunt — aussi bien les insectes eux-mêmes ont des noms différents, autochtones, en esp.: la teigne y est *polilla* et le charançon *gorgojo* (cf. port. *caruncho*, que M. Corominas a expliqué dans *Anales del Instituto de Lingüística*, Universidad de Cuyo, tomo I).

Barahunda

Les étymologies qui ont été proposées pour ce mot peuvent prouver une chose: c'est que les étymologistes se sont laissés aller trop vite au comparatisme, au lieu de rester

au-dedans du cercle des langues pyrénéennes: Cuervo, *Apun-taciones críticas sobre el lenguaje bogotano*, p. 67, pro-
posant, à cause de l'arétin *baruccabà*, l'hébreu *baruch habba*,
Schuchardt proposant *ZRPh*, XXVIII, 154 et 754, *Berecyn-
thia* à cause du fr. *baragouin* (et de l'astur. *baragaña*),
moi-même, *Misc. Schuchardt*, p. 3, proposant l'identifica-
tion avec a. fr. *barguignier*, *bargoignier*, et Sainéan, *Sources
de l'étymologie française*, I, 225, proposant des onomatopées
—nous nous sommes tous trompés parce que nous n'avons pas
assez considéré l'histoire pyrénéenne de la famille de mots
pyrénéenne.

Il faudra tenir compte de *barahuste*, *-ar*, mots que M.
Menéndez Pidal a expliqués dans *Mélanges Jeauroy*, p.
81: «La palabra *barahuste* es claramente un compuesto de
vara y *fuste*; significaría primitivamente (como el latín *vara*)
'caballete o madero horizontal sostenido sobre dos pies'; lue-
go, cualquier otro artefacto de muchos barrotes que originó
el sentido metafórico de *desvarahuste* o *desbarajuste* 'confu-
sión, desorden'; el *des* inicial es peyorativo, y existe también
en el verbo corriente *desbarajustar*; pero al lado de éste hay
también *barahustar* o *baraustar* 'confundir, trastornar'; *ba-
rafustar*, astur., port. 'desbarajustar, desordenar, contender,
empujar, malgastar', etc.»¹. Le Maître de nos études répète
ainsi l'étymologie *vara fustis* qu'avait déjà donnée Covarru-
bias s. v. *barahuste* (seulement celui-ci avait confondu dans
son article ce *barahuste* avec le *barauste* 'balustre' [de *ba-
laustia* 'fleur de grenadier'], que Menéndez Pidal a soig-
neusement distingué). Il est caractéristique que ce *barauste*,
qui pour Schuchardt avait été une contamination de son chi-
mérique étymon *Berecynthia* avec *confusus*, est susceptible
d'une explication intra-hispanique.

Or, *barahuste* était d'après la description de Covarrubias
une machine de guerre: 'Antiguamente se usavan ciertas ma-
quinas, en que ponian estos barahustes con unos hierros a
manera de saetas, pero muy difformes, y los arrojavan con
grandisima furia a los enemigos, y esto llamavan desbara-

¹ Ajouter le catalan *barajustar* (Muntaner, dans *Dicc. Aguiló*).

hustar, que es tanto como disparar, y de allí nacio el modo de hablar, quando uno se discompone en razones fuera de razon, dezir que desbarajustó'. Selon Covarrubias le transfert sémantique serait un peu différent de celui qu'admet Menéndez Pidal: (*des*)*barajustar* 'tirer avec férocité en causant grand désordre'. Quoiqu'il n'y ait rien à redire à la suggestion impliquée dans l'explication de Menéndez Pidal que *barafuste* soit un composé de deux noms dont le second corresponde à un génitif latin ('caballete de fuste' comme le *cabalfuste* 'caballete de guardarnés' qu'il a trouvé dans la *Crónica general*; c'est le type *aguamanos*), je me demande pourtant si, en vue du dynamisme qui inspire en général les noms d'armes (cf. le type roman *lance-mines* etc.), un impératif du verbe *varar* (qui doit avoir signifié 'batter avec un bâton' cf. le port. *varar* 'bater com vara', ensuite 'lancer des coups', finalement 'lancer un bateau', le sens actuel du mot esp.) ne serait pas mieux à sa place: *vara-fuste* signifierait à l'origine '*lance-fût!', puis 'machine à lancer des fûts'. C'est ainsi que j'expliquerais *varapalo* par une phrase *batir á vara-palos* 'batter à lance-fronde, bastonnade' —et enfin notre *bara-hunda* par un impératif + un substantif *hunda*. *Barahunda* ne nous est attesté depuis sa première apparition dans le *Libro de buen amor*, str. 1623 (ms. *S varahunda*, ms. *T barahunda*, en rime avec *funda* 'taie d'oreiller' (> arabe *funduq?*), *funda* subj. de *fundir* et *coyunda*) qu'au sens 'désordre' (*e yo vos la* [sc. *la funda*] *traeré sin mucha varahunda*), c'est à dire au sens *final* de *barahuste*. Ne pourrait-on pas imaginer un développement parallèle à celui de *barahuste* pour *bara-hunda*, dont nous ne possédons que le chaînon final? Pourquoi ne pas admettre un **vara-funda* 'lance-fronde' (qui correspondrait à peu près au latin *fundi-balus*, avec le verbe βάλειν au second membre)? On notera que le lat. *funda* 'fronde' apparaît en espagnol sous la forme *fonda* et *honda*, en port. sous la forme *funda*. La même hésitation entre *-o-* et *-u-* se trouve d'ailleurs dans le mot homonyme de provenance arabe *fonda* 'auberge' —*funda* 'étui, taie d'oreiller' (> *funduq?*). L'ital pop. *baraonda* 'masse confuse' (non pas *baraondia*, comme imprime le REW), qui sera un espagnolisme (ainsi que le sicilien *baraunna*; un sicil. *baragunna*,

qu'enregistre Sainéan, me semble inexistant), peut refléter une forme espagnole **bara-honda*, avec *-honda* parallèle au *honda* 'fronde', normal en esp.

Pour le sens, cf., en dehors de *barahuste*, *barahustar*,² les dérivés verbaux galloromans de *funda* 'fronde' dans FEW qui signifient 'jeter violemment' et 'jeter pêle-mêle'.

[Dans la *Gran Conquista de Ultramar* (Bibl. Rivadeneyra, XLIV, p. 411^a ligne 16) on lit *fondafuste*, nom d'une machine de guerre qui lançait des pierres ou des flèches. Au xvi^e siècle, *barahunda* au sens de 'branle-bas' semble avoir été surtout un terme spécial au langage des soldats, cf. l'exemple d'Ercilla chez Cuervo et «sobrecogida del temor que la avía causado el ruydo de la batalla y la *barahunda* de la gente de guerra», Pérez de Hita, *Guerras Civiles de Granada*, éd. Blanchard-Demouge, II, 286: c'est peut-être à cause de cela (à moins que ce ne soit parce que le mot avait vieilli passagèrement au xvii^e siècle, ce dont je ne sais rien) que dans l'édition de 1613 et dans celle de la Bibl. Rivadeneyra, le mot *barahunda*, très fréquent dans cet ouvrage, est substitué systématiquement par *cuestión*, *disensión* ou *revolución* (Blanchard-Demouge, I, p. xcvi). Le type *barahunda* est aujourd'hui bien enraciné en Aragon, d'où il doit être passé à Flamisell: *barrafunda* 'espace de temps pendant lequel les affaires vont mal ou l'on est malade' (*Misc. Fabra*, 307), et au valencien: *barafunda* 'baraúnda', *barafundo*, *-da* 'encolerizado' (Martí Gadea, qui a aussi *barrafustá* 'exabrupto; golpe dado con palo o bastón'). En aragonais je trouve *barafundear* 'confundir, meter bulla' dans Pardo Asso (dont la source doit être Jordana Mompeón)]³.

Espérons qu'un jour un *bara-hunda* au sens propre de 'fronde' apparaisse dans des textes anciens espagnols.

² Les formes dialectales ital. *barafus(ol)a* que mentionne Schuchardt, seront de même empruntés à l'esp. *barafustar*.

³ Le passage entre parenthèses a été ajouté par mon ami le prof. Corominas.

Çeñiglo, vestiglo

Ces mots se trouvent dans la strophe 1008 du *Libro de buen amor*, quand le poète rencontre la *serrana* qui se distingue par sa laideur 'apocalyptique' et dont j'ai montré l'origine dans *ZRPh*, LIV, pág. 262: elle est l'incarnation des forces chthoniennes et se rattache à ces superstitions enfantées par l'imagination populaire et qui couvaient au-dessous des croyances religieuses de la chrétienté — j'ai mentionné les 'femmes sauvages' (*silvaticae*) qui nous sont attestées au x^e siècle. Voici la description de la *serrana*:

- str. 1008 Nunca desque nascí pasé tan grand periglo:
Descendy al pic del puerto, falléme con vestiglo,
la mas grande fantasma que ví en este siglo,
yeguerisa trefuda, talla de mal çeñiglo...
- str. 1010 Sus miembros e su talla non son para callar,
ca bien creed que era grand yegua cavallar...
- str. 1011 En el Apocalisi Sant Juan Evangelista
Non vido tal figura nin espantable vista.
Non se de qual diablo es tal fantasma quista.

On sent dans ces lignes la condamnation ecclésiastique qui pèse sur ce fantôme — et l'Archiprêtre, malgré la fascination qu'exerce sur lui l'apparition païenne, ne dévie pas d'un pas de l'orthodoxie chrétienne (comme c'est d'ailleurs son habitude): son oeil est à l'affût du mal, mais il le condamne.

Mais que signifie d'abord *çeñiglo*? Caroline Michaëlis, dans *Misc. fil. e lingu. Caix-Canello*, a expliqué le mot par *cerniglo*, *cernicalo* (< lat. *cerniculum*, cf. *REW* s. v.), parce que l'oiseau rapace en question est qualifié de mangeur de cadavres au moyen âge (et de là 'monstre, fantôme'). L'absence de l' *-r-* qui préoccupait déjà la savante autrice, s'est révélée depuis comme un fait dans les mss. *G* et *S* de notre texte. D'autre part, l'explication de Cejador y Frauca dans son édition ne peut pas non plus être maintenue: "*Çeñiglo* es mal ceño y catadura horrible, y por eso se dijo de cierta

planta que hace poner mal ceño, como el *abrojo* ó *abri-ojo* en Aragón. P. Sánchez, *Hist. mor.*, p. 317: Cría abrojos, cardos y espinas y ceñiglos". Je ne puis pas vérifier ce dernier texte, mais il me semble contenir le *ceñiglo* 'óidio' donné par le dict. de l'Académie comme synonyme de *cenicillo* et *cenizo* et qui doit se rattacher au port. *cinzeiro* 'óidio' (un autre synonyme port. est *póeiro*, de *pó* 'poussière'): puisque ce parasite est 'blanquecino y polvoriento' il faudrait bien rattacher tous ces mots au radical de *cinis* 'cendre' (le 'mauvais oeil' *ceño* de Cejador n'a rien à voir ici); le suffixe *-iglo* serait alors difficile à juger: *cinisculus* est attesté une fois dans Prudence et devrait donner **cenecho* (comme *masculus* > *macho*), et c'est pourquoi j'ai refusé de rattacher le port. *cisco* et l'esp. *ciscar* à *cinisculus* (cf. *Language*, XIV, 147). On pourrait à la rigueur admettre une tentative de semi-latinisation de la part des botanistes, comparable à celle de *cerniglo*, *cernicalo* pour **cernejo* des zoologistes et à l'anc. fr. *bericle* pour *beril* < *beryllus* des minéralogistes. Mais d'autre part, *ceñiglo* 'óidio' ne semble pas cadrer avec notre passage ('elle a l'aspect d'une plante parasite, d'une mauvaise herbe?'). Et puis comment concilier *-ñ-* avec la famille de *cinis* 'cendre'? L'atmosphère ecclésiastique qui prévaut dans notre passage (*fantasma, en este siglo, Apocalisi, diablo*) doit nous faire penser à un mot du vocabulaire chrétien. D'autre part, *talla de mal ceñiglo* doit signifier 'elle a un aspect de mauvais augure'. Je suppose donc que nous avons à faire à un *signaculum* dans une forme semi-savante.

Ce mot latin est (comme on voit par Du Cange) particulièrement usité chez les Pères de l'Église, au sens de 'signe distinctif' (p. ex. Tertullien: 'pectus *squamaram signaculis* disculptum'), ensuite au sens 'signe de la croix' (Jérôme: 'et crebro crucis signaculo munias frontem tuum'), 'baptême' (Tertullien: 'Ne quis argumentari putet, ad principalem auctoritatem convertor ipsius *signaculi nostri*. Cum aquam ingressi christianam fidem in legis suae verba profiteamur', 'hoc erit pompa diaboli, adversus quam in signaculo fidei eieramus'; Prudence: 'inscripto oleo fontis signaculo') et 'circoncision' (Tertullien). Les capitulaires carolingiens retiennent le mot et

l'anc. fr. (v. Godefroy) connaît beaucoup d'exemples de *signacle*, 'signe de la croix', 'étandard de la croix', 'miracle' ('... Dieu | Qui nous a monsté en ce lieu | Si haultain *merveilleux signacle*', Mir. de S. Nicolas, cf. le texte du xv^e s. cité par le dict. catalan d'Aguiló: 'sabiesa qui m'obrirá los teus signacles'). L'exemple d'Oresme que cite Godefroy doit contenir un *signacles* = 'signes que donnent les *signa*, les astres':

'Les significacions particulieres si font grant prouffit, c'es des pronostications quant on les resgarde *es signacles apparens empres le soleil et la lune et les estoilles en leur temps*'.

Nous pourrions donc interpréter notre *çeñiglos* par 'signe, augure', tout en nous rappelant que le bon 'signacle' est le signe de la croix, alors que le mauvais 'signacle' est celui qui caractérise un être diabolique comme notre *serrana*. Dans un des glossaires esp. du xv^e s. publiés par Castro on nous définit *indoles* par 'signum boni'. Notre *serrana* avec sa *talla de mal çeñiglo* montre décidément une 'mala indoles'.

Les formes provençales de *signaculum*: *senhagle*, *senhagol*, *signacle* (Levy) nous montrent l'hésitation de la conscience linguistique entre des formes plus ou moins savantes. Pourquoi n'admettrions-nous pas pour *çeñiglo* une hésitation parallèle, qui a même eu l'effet de substituer à un **çeñaglo* (< *signaculum*) un *çeñiglo*, avec la forme du suffixe que montre *periglo* 'peligro', peut-être même sous l'influence de ce dernier mot⁴. Cf. l'altération familière de *vocablo* en *voquible*, qui se base sur l'incertitude de la conscience populaire au sujet des suffixes savants. Pour *s-* > *c-* cf. *cedazo*, *cerrar* etc.

La question se pose maintenant si *çeñiglo* 'oídio' ne doit pas être séparé de *cenic(ill)lo* et n'est pas tout simplement un *signaculum* pris au sens péjoratif de 'marque' (God. donne un *segnacle* du xv^e siècle au sens de 'tache, écrouelles', cf. le

⁴ Il faut se rappeler que *-ajo*, *-ejo*, *-ijo* en esp. vicarient: *vencejo* — *legajo*, *acertajo* — *acertijo*, de sorte que les variantes latinisées peuvent aussi vicarier: un **çeñejo* (< *-iculu*) pouvait aisément s'établir à côté de **çeñajo* (< *-aculu*) et la latinisation parallèle à ce **çeñejo* est *çeñiglo*.

Comparez le mozarabe *piztícal* (Simonet) à côté du lat. *pistaculum*.

squamarum signaculis de Tertullien), cf. encore germ. *tekka* 'marque' > a. fr. *teche* 'défaut', *entechier* 'tacher', esp. *entecado* etc. (REW, 8534).

Notre discussion peut peut-être aussi porter sur le mot *vestiglo*, qui est attesté dans le *Fuero Juzgo* au sens de 'reptile' (Cejador y Frauca, dans son dict. médiéval), en latin portugais du XIII^e s. ('Leges et Consuetudines': *bestigulos*, *bestigoos*, cf. Cortesão), puis dans notre passage du *Libro de buen amor*⁵, dans le *Cancionero de Baena* ('vestyglos bravos e muy espantables', mais le mot est aussi dit quelquefois de bêtes inoffensives), dans Gil Vicente ('mentís como bestigo', = 'serpent'?), dans le dialecte port. de Villa Real (*Rev. lus.*, XV, 248) au sens de 'vipère', galic. (désuet) *bestigo* 'animalillo, insecto' (Valladares) etc. Le sématisme de ce *bestiglo*, *vestiglo* est absolument parallèle à celui de l'esp. et port. *bicho* qu'on est maintenant à peu près d'accord à reconduire à un **bistulus* (*bestula*, *bestolus* attestés en lat. vulg., avec l'Umlaut de *bestia* > **bistia*). La parenté avec *bestia* ne peut donc pas être douteuse. Carol. Michaëlis, l. c., propose un **besticulum* latin, que le REW munit, avec raison, d'un point d'interrogation. Un diminutif en *-iculum* n'est pas impossible en soi, cf. *comadreja*, *cangrejo*, seulement on attendrait plutôt les formes populaires du radical (*bich-*) et du suffixe (*-ejo*), au lieu du radical savant *best-* et du suffixe semi-savant *-iglo*. Peut-être s'agit-il donc, comme dans les cas de *çeñiglo*, *cernicalo* etc., d'une relatinisation espagnole: les formes esp. parallèles à l'a. fr. *bestiailles*, *bestail* seraient **best(i)aja -o* qui pouvaient être relatinisées en **best(i)agla -o* (parce que *-aja* remontait aussi bien à *-alia* qu'à *-acula*) et puis, par confusion de suffixes comme dans *çeñiglo*, en *vestiglo*.

⁵ En vue de la variante du ms. G: *vestiblo*, j'avais un moment pensé à identifier *vestiglo*, *vestiblo*, avec *vestibulum*: dans l'*Énéide*, ch. VI les *monstra* de l'enfer se trouvent précisément dans un 'vestibule' (*vestibulum*), et comme *Orcus* a donné l'esp., *huero* 'enfer, mort, diable', le *vestibulum* [Orci] pouvait être identifié avec le lieu de séjour des monstres, et puis avec les monstres eux-mêmes. Mais l'existence de *bestiglo* 'bête' dans les textes juridiques antérieurs à l'Archiprêtre milite contre cette théorie; ainsi *vestiblo* ne sera qu'une coquille attribuable au scribe et dénotant les difficultés que lui faisait le suffixe demi-savant *-iglo*.

Nous assistons ici au jeu des forces entre lesquelles une langue romane ancienne se trouve prise: le développement autochtone et le latin. Les anciennes langues romanes clignent toujours un peu plus ou un peu moins vers le latin. À côté de ce que Américo Castro a appelé le phénomène 'cultivulgar' (les déformations de mots savants comme *paratismo* etc.) il y a aussi le phénomène 'vulgui-culto', la relatinisation — qui peut mener à un superlatin fantaisiste, à des formes hypercorrectes ('ultracorrecciones') comme *çëñiglo*, *vestiglo*.

Quant au sens de *vestiglo* correspondant à celui de *bicho*, il faut se rappeler que *bestia* avait pris le sens de 'vipère' (cf. ital. *biscia* 'id.') dès le v^e siècle et que Grégoire de Tours identifie *bestia* avec le serpent. Il s'agit ici, comme l'a si bien vu M. von Wartburg, *FEW* s. v. *bestia*, d'un nom-tabou: le serpent figurant dans l'histoire biblique de la chute de l'homme est devenu 'la bête' par excellence, et par ce terme allusif on évitait de nommer l'animal fatal sur lequel pèse l'interdiction. Avec le terme *vestiglo* dans notre texte, nous nous retrouvons donc dans la même atmosphère ecclésiastique que nous avait déjà fait entrevoir le terme *çëñiglo*.

Catalan «migrarse»

J'ai plusieurs fois dans ma vie tourmenté ce mot — et il ne m'a pas jusqu'ici livré son secret. Après un essai juvénile et trop simpliste de le mettre en rapport avec le lat. *migrari* 'migrer' (ce que le *REW* a refusé d'accepter), je revenais à la charge dans *Language*, XIII, 146, en rejetant — avec raison, je crois — l'idée de M. Rice (formation régressive sur *migranya* 'migraine') et en associant *migrarse* avec le prov. *mingre* 'piètre, maigre, débile, étriqué', qui a à côté de lui des formes comme *mingouloun* (sans *-r-*), ce qui me semblait militer pour *minuare* avec développement phonétique de *-nu-* > *-ng(u)-*, tandis que le cat. *minvol* en montrerait un autre. La chute de *-n-* en cat. serait attribuable à l'influence de *magre*, d'où devrait aussi venir le *-r-* de *migrarse*. Tout cela me semble aujourd'hui trop construit.

Il est évident que le sens concret de 'se rétrécir, se rider' doit avoir précédé dans *migrarse* le sens moral 's'ennuyer'. Le participe *migrat* 'chétif' indique aussi un sens concret. Or, peut-être, le -g- du radical n'est pas originaire, mais le développement secondaire d'un -u- (cf. *ciuró* > *cigró* etc.). Alors un rapport du radical primitif **miur-* avec le fr. *mièvre* se présente, qui aujourd'hui se dit d'un être ou d'un comportement qui affecte la sentimentalité, mais qui s'est dit à l'origine (xii^e s.) d'une chèvre faible ou chétive. Je viens de reconduire dans *MLN*, LX, p. 52, le fr. *mièvre* (en Savoie *muivre*), qui doit avoir eu un -ui-, à l'a. h. all. *mur(u)wi* = all. *mürbe* 'qui s'effrite facilement, tendre' (métathèse -rw- > -vr- comme dans *narwa* > *navrer*). Je me demande aujourd'hui si le radical catalan *miur-* ne répondrait pas au radical fr. **miure* (attesté en moyen fr. dans un dérivé *mi-verie* et offrant l'étape de transition nécessaire entre *muivre* et *mièvre* puisque le -è est une insertion secondaire, v. mon article de *MLN*) — il s'agirait probablement d'un emprunt parallèle à celui de *alda*, *oldá*, *olrá* < fr. dial. *oudrir* (cf. *Miscel·lanea Fabra*, p. 278): un **miure*, adj. catalan emprunté au fr. *mièvre*⁶, devrait avoir eu le sens 'faible, chétif, tendre', de là *miurarse* 's'affaiblir'.

Le prov. *mingre* (ainsi que le fr. du xvi^e s. *mingrelet* et l'ital. *mingherlino* 'maigrichon') devraient alors être séparés de la famille de mots catalane et pourraient vraiment se rattacher à *minuare* + *macer*.

LEO SPITZER

The Johns Hopkins University, Baltimore.

⁶ J'ignore tout sur le nom de famille espagnol (à l'origine catalan?) *Miura*.